

Lecture d'Agaguk

Yves Lacroix

Volume 5, numéro 2, hiver 1980

Yves Thériault

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200205ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200205ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lacroix, Y. (1980). Lecture d'Agaguk. *Voix et Images*, 5(2), 245–269.
<https://doi.org/10.7202/200205ar>

Lecture d'Agaguk

(Le romancier) concentre son attention sur l'inconscient de son âme à lui, prête l'oreille à toutes ses virtualités et leur accorde l'expression artistique, au lieu de les refouler par la critique consciente¹.

Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée².

Quelle panique me saisit au tournant de la page et me jette dans l'effroi?

M'éparpille.

M'enfarge.

Relire *Agaguk*.

En même temps et autrement Claude Mauriac et Marcel Proust.

Repérer l'Œdipe...

Répondre à la question de Gérard Bessette :

Peut-on dire qu'*Agaguk* est aussi un roman œdipien, c'est-à-dire un roman où l'Enfant manifeste de l'hostilité envers le Parent du même sexe à cause d'un attachement de nature érotique au parent du sexe opposé³?

Dans les termes de Bessette, se demander quelles relations Agaguk entretient avec sa mère et avec son père. Le personnage souffre-t-il d'un complexe d'Œdipe? Il me semble que je dois plutôt me demander quels fantasmes peuvent structurer l'imaginaire d'un romancier. Agaguk n'est pas *Lolita*. Ce n'est pas une psychanalyse d'Agaguk-le-personnage que je devrais tenter mais une psychocritique d'*Agaguk*, le roman. Comme si j'allais

tenter une psychocritique d'Agaguk! Comme Robert Larin; comme Gérard Bessette. Alors que je puis tout au plus repérer un certain nombre de symptômes qui me permettent d'induire l'existence d'un complexe d'Œdipe chez Thériault. Quitte à en expliciter les fantasmes par la suite, dans ce roman, et dans les autres textes de l'auteur.

Comment procéder, dans ce brouillard où je me trouve? Émettre l'hypothèse qu'« Agaguk » est le roman d'un Œdipe mal résolu. Commencer, comme Bessette, à observer les liens qui unissent — ou n'unissent pas — Agaguk et ses parents.

Et l'écrire tant que je peux.

Hélicoïdal.

Lecture I

La mère

Sur le plan événementiel, comme actant, la mère d'Agaguk n'existe pas. Elle est morte quand débute le récit, le père s'est mis avec une Montagnaise qu'il a eu le temps d'aller chercher du côté des arbres. Dire qu'il y a un certain temps qu'elle est disparue. Agaguk a eu le temps de prendre des habitudes vis-à-vis de sa belle-mère, celle de jeter sur elle « le regard méprisant qu'il lui réservait d'habitude » (p. 34), et celle de lui cracher au visage « comme toujours il faisait depuis que son père avait amené cette femme dans l'igloo » (p. 39). Dire pour commencer que la mère est absente d'Agaguk.

Peut-être chercher ensuite dans la relation avec le père ce qu'a pu être la relation avec la mère. Décrire la mère in absentia, dans sa marque en creux.

Une seule fois il y est fait allusion, à propos de l'Indienne qui l'a remplacée dans l'igloo :

Depuis le vieux avait pris une Montagnaise pour remplacer la femme morte, Agaguk considérait que la lignée était rompue.

Il pouvait se sentir libre. (p. 4)

(Une Montagnaise venue du sud, de déplaisante odeur, bizarre avec son visage épais, ses yeux de bête, ses robes de coton comme en portaient les Blanches...) (p. 39).

Ce qu'on peut trouver de plus méprisable. Qui ne pourra jamais prétendre au Sommet de la Terre. Le mépris d'Agaguk origine de ce fait.

Dans aucun de ces passages Ramook n'est tenu responsable de la mort de la femme, nulle part le ressentiment d'Agaguk pour son père est dit résulter d'un tort de Ramook vis-à-vis de la mère. Il est question de *lignée rompue*, il est question de *se sentir libre*. Dans cette lignée on peut voir la filiation, la transmission du père au fils des caractères de l'Inuk, les qualités du chasseur transmises traditionnellement au fils, celles dont il est écrit que

un chasseur enseigne à son fils, et le fils, s'il est de bonne race et, plus encore, s'il a doublement les muscles et l'agilité et l'œil vif de son père, deviendra le plus fier de tous les chasseurs du Sommet de la Terre. (p. 127)

Y voir une aventure familiale, mais en même temps sociale, c'est-à-dire tribale. La chasse n'est pas un métier mais bien l'existence de l'Inuk, son principe. Si j'ajoute qu'Agaguk se sent libéré du fait d'une faille dans la tradition, je puis suggérer que Ramook perd un droit sur son fils; Agaguk échappe à une loi dont Ramook était investi. En contrevenant à une tradition, Ramook en perd la maîtrise, y perd le privilège de la transmettre à son fils. J'affirmerais de cette façon que la mère n'est pas impliquée dans le départ d'Agaguk. Mais retenir qu'il est écrit d'autre part que

Iriook aussi était libre, car son père et sa mère étaient maintenant morts. (p. 4)

Comme si la présence des parents constituait une entrave à la liberté.

Le père

Ce n'est pas tout de dire qu'Agaguk se sent libéré par l'interruption d'une tradition. Au-delà de cet aveu, le départ du héros apparaît comme une fuite. Agaguk *cède*, en quittant le village, « à un instinct de protection ». Chercher à la page 238 la nature du danger dont il s'est méfié... *l'esprit rusé* de Ramook.

La page 238.

Il le savait cupide et rusé. S'il avait quitté le village, c'est qu'il n'en pouvait plus d'accepter cet homme comme chef. Ramook était son père, soit, et il lui devait — du moins la tradition l'exigeait-elle — respect et obéissance. Mais s'il était parti, c'est qu'il craignait justement d'avoir à obéir à des ordres dangereux, de servir les intérêts personnels de Ramook.

L'illustration est aisée de la ruse de Ramook. Les adversaires la reconnaissent :

Il avait pu épouser une Montagnaise et demeurer en même temps chef de la tribu. (p. 107)

(Être rusé : imposer une loi qu'on ne respecte pas soi-même.) C'est précisément la Montagnaise qui est impliquée dans l'observation d'Henderson. Agaguk fuit la loi de Ramook. Je puis le confirmer par un autre exemple : le vieux fusil que Ramook fait porter à son fils par le sorcier. Cadeau de Grec. Générosité dont Agaguk se méfie justement. On nous redit à cette occasion les raisons d'Agaguk pour quitter le village. Cette fois, Ramook joue sa tête contre celle d'Agaguk...

— Il faut livrer Agaguk, dit Ramook.

- Ton fils? fit Ghorok.
- Oui.
- Le livrer aux Blancs?
- Oui. C'est lui ou moi. Je suis chef, j'ai le droit de sauver ma tête.
(p. 229)

Ne pas voir là un conflit des devoirs. Ni Abraham sacrifiant son fils à son Dieu. Ni aucun des personnages de Corneille. Ramook n'a pas à choisir entre sa paternité et son gouvernement. Les droits se confondent. Il y a confusion des arguments. C'est à la fois le Chef et le Père qu'Agaguk refuse de reconnaître dans Ramook, le double droit que Ramook s'arroge sur lui, la LOI dont il se prétend investi. Cette confusion des rôles chez Ramook apparaît à plusieurs reprises dans le roman... Me servir pour l'illustrer des exemples suivants :

un lapsus :

- Vas-tu punir la mère qui veut protéger son enfant? Le père qui défend son fils?

Puis, se reprenant vivement : « Le Chef qui défend sa tribu ? » (p. 176)

une utilisation métaphorique du mot « fils » :

Agaguk a quitté son village. Il a cessé d'être Agaguk. Il n'est plus le fils de la tribu, il n'est plus le fils de Ramook. (p. 248)

Ramook ne représente pas la LOI, il se veut la LOI, strictement préoccupé de ses *intérêts personnels*. Il a rompu avec la tradition, il s'est mis avec une Montagnaise. En même temps, il empêche la tribu de se soumettre à la loi des Blancs (p. 270). Mais ce reproche que lui font les Esquimaux de la tribu, cette ruse dont se méfie Agaguk, la tribu la partage avec le Chef.

L'Inuk admet la force, la sait reconnaître, et se résigne à ce que le Blanc le domine. Puisque le Blanc est le plus fort.

Mais le jeu, c'est de vivre sa vie ancestrale, en défi constant aux Blancs.
(p. 185)

Je pourrais affirmer sans trop de risques que c'est une LOI qu'Agaguk refuse, un droit sur lui, non seulement Ramook mais aussi la tribu.

Il voulait être loin de Ramook, dont il craignait l'esprit rusé ; de Ghorok et de ses sorcelleries souvent enfantines ; d'AYallik et de bien d'autres.

Page 238. La loi esquimaude. Aussi la loi des Blancs.

La loi des blancs

En y regardant de plus près, je pourrais affirmer que c'est le « mal du Blanc » dont Agaguk se libère en fuyant vers la solitude (p. 44). Malgré leurs prétentions les Esquimaux ne sont pas les maîtres de la toundra. Pour Henderson de la Gendarmerie,

la loi des Blancs devait prévaloir. Et il lui appartenait de la faire observer (p. 108).

Les Esquimaux résistent peut-être, feignent encore d'hésiter entre les Chefs, le partage est décisif :

- Je suis dans mon pays, dit-il.
- Et puis? Qui en fait la loi?
- Toi.
- Donc tu obéis à ma loi. (p. 227)

Gendarmerie et Compagnie de la Baie d'Hudson. Même les prétentions à l'autorité chez les Esquimaux s'affirment dans une familiarité de l'homme blanc. Il est dit quelque part que Ramook connaît le pays des arbres; Ayallik trouve en Henderson l'audace de s'insurger contre la prépotence de Ramook; de même Oonak auprès de Scott.

Mais je voudrais dire que c'est avec la loi blanche qu'Agaguk a des difficultés. Sinon la loi blanche, en tout cas la LOI.

D'abord remarquer que la morphologie des deux lois est semblable.

- 1) Elles ont toutes deux un principe mythique: la tradition des Esquimaux et le chef lointain des Blancs.
- 2) Elles ont des chefs et des sorciers associés: Ramook et Ghorok chez les Esquimaux, Scott et les savants à la Gendarmerie.
- 3) Les villages sont ordonnés semblablement autour d'elles: a) l'igloo du chef et l'antenne de la Gendarmerie sont au centre des agglomérations respectives; b) l'igloo du chef et la cabane de la Gendarmerie sont plus grandes que les autres habitations.

Même pour en suggérer les différences, sont utilisées les mêmes images: Ramook n'a qu'une tête à risquer dans le conflit alors que la Gendarmerie...

Contre une hydre de la sorte, monstre infiniment puissant, que pouvait Agaguk? (p. 65)

Mais comment expliquer que ce sont les Blancs que fuit Agaguk? Puisqu'il fuit la loi blanche!

Le mal du Blanc proliférait, cette évolution de l'individu s'opposant de plus en plus aux conditions. Chez Agaguk, la fuite vers la solitude, la libération. (p.44)

Comment le démontrer sinon en explicitant ce qu'on lui impose?

Agaguk ne parvient à échapper ni à l'un ni à l'autre des deux dictats de la loi blanche.

Dictat 1: *Tu ne troqueras pas ailleurs qu'à la Compagnie:*

La Compagnie avait un monopole, aucun concurrent. Des traitants

comme Brown l'avait été, commerçants illégaux, ne faisaient jamais long feu. (p. 65)

Dictat 2: *Tu ne tueras point*:

Mais on n'a pas le droit de tuer, même si un homme n'est pas honnête. (p. 106)

Au premier, Agaguk n'échappe pas plus qu'aucun Esquimau:

(McTavish) se saisit de toutes les peaux sur le comptoir et se mit à les rouler. Puis il les tendit ainsi à Agaguk.

— Emporte tes pelleteries. Je ne discute pas. (p. 60)

Au deuxième, il semble échapper. Grâce à la blessure du visage, grâce surtout à Iriook, Scott n'ose l'arrêter pour le meurtre de Brown. (pp. 254-255) Mais il faut faire valoir ici que, si Iriook sauve son homme, elle n'en prend pas moins à son compte la morale des Blancs.

Iriook répugnait à cette acceptation du meurtre comme un geste normal. (p. 253)

Ce principe, elle l'impose à Agaguk:

Iriook cracha sur la mousse.

— Un héros qui a tué, est-ce un héros? (p. 295).

Elle le prive ainsi de notoriété. Finalement, elle lui propose un troc qui ne lui laisse pas plus de loisir que ceux de la Compagnie:

— Pour une vie enlevée, il faut en donner une... (p. 303)

Il est écrit que c'est un sentiment de femme. (p. 304) C'est d'abord une LOI de Blanc, un progrès de la civilisation. Voir à quel prix pour Agaguk. Me servir de cette phrase de Freud, bien que je ne puisse en tirer ce que je devrais:

Puisque le pénis — pour suivre Ferenczi — doit son investissement narcissique extraordinairement élevé à la signification organique qu'il a pour la continuation de l'espèce, on peut considérer la catastrophe que subit le complexe d'Œdipe (détournement de l'inceste et instauration de la conscience et de la morale) comme une victoire de la race sur l'individu⁴.

Quand même le père

Ce disant, quand même noter ceci:

Premièrement. Les affrontements dans l'affirmation de la LOI s'accomplissent par des images de filiation. Je n'ai retenu qu'un exemple:

(Scott) se pencha un peu, paternel.

— Tu le sais, Ramook. Les Blancs sont puissants et habiles. Ils ont de grandes magies. (pp. 228-229)

Souligner le mot « paternel ». Comme dans la relation Ramook-Agaguk, identité du Père et de la Loi.

Deuxièmement. Je dirais que toute l'aventure d'Agaguk sur la toundra, jusqu'à devenir grand chasseur (pp. 134 + 148) comme l'ancien Tayaout « qui vivait au lac Amakdiouok autrefois, au temps des premiers Blancs » (p. 94), jusqu'à devenir, grâce à sa victoire sur le Loup, chef incontesté de l'œkoumène (p. 293), s'inscrit comme une sorte de naissance, infiniment recommencée, expressément dite *recommencement*.

Ils vivraient là, lui et la fille, loin de Ramook, de Ghorok, d'Ayallik, de tous les autres. Nul souvenir, un recommencement. (p. 4)

On recommence ce qu'une première tentative a raté. Tel qu'on dit *recommencer sa vie...* Comme si la première naissance avait failli. Vérifier si je puis dire connotée la naissance dans le départ d'Agaguk pour la toundra :

Quand il eut atteint l'âge et prouvé sa vaillance, Agaguk prit un fusil... (p. 3)

Je trouve dans ces premiers mots une familiarité avec le commencement des contractions chez Iriook :

— Le temps est venu, je crois, dit Iriook. Tu sauras quoi faire ? (p. 83)

Je crois pouvoir démontrer plus loin qu'il y a dans *Agaguk* une récurrence de cette image de la naissance. Transmission de la vie du parent à l'enfant.

Lecture II

Comment articuler le conflit d'Agaguk avec la loi sur le complexe d'Œdipe tel qu'il est exposé par Freud puis par Lacan... disons tel que je l'ai compris ? La question est artificieuse. J'ai retenu de ma première lecture, les seuls faits qui me semblaient pertinents à la lecture que je vais ensuite tenter. Le temps me manque pour une analyse systématique et vraiment probante. Le temps et les moyens.

Ma première observation est inspirée par le fait que l'enfant, pour échapper à l'angoisse de castration, doit admettre le NOM DU PÈRE. Les termes de Lacan. L'enfant doit reconnaître le père comme représentant de la LOI, le premier — et peut-être le seul — interdit étant celui de l'inceste. Le Père n'est pas la LOI. C'est le TOTEM qui est la LOI, l'ANCÊTRE, DIEU. L'enfant peut alors s'identifier au Porteur de la Loi, assumer l'interdit de l'inceste, ne plus craindre une castration devenue symbolique.

Dans *la Vie sexuelle* (p. 120), Freud explique comme suit l'opération :

- 1) L'autorité du père introjectée dans le MOI y forme le noyau du SURMOI, lequel emprunte au père l'*interdit de l'inceste* ;
- 2) Cette introjection « assure le MOI contre le retour de l'investissement libidinal de l'objet » ;

- 3) Les tendances libidinales appartenant au complexe d'Œdipe sont en partie déssexualisées et sublimées, en partie « inhibées quant au but », changées en motion de tendresse.
- 4) Après un temps de latence, la libido est détournée sur des objets extérieurs.

L'enfant en intériorisant la Loi, s'identifie au Père et en fait son modèle. La Loi devient dès lors libératrice : car séparé de la mère, il dispose de lui-même, prend conscience qu'il est à faire et s'oriente vers l'avenir, il s'insère dans le social, la Culture, il rentre dans le langage⁵.

Si, par fixation à la mère imaginaire, l'enfant refuse de reconnaître le NOM DU PÈRE, le processus avorte. L'enfant n'accède ni à la symbolisation du langage, ni à l'ordre social.

Le nom du père

Or, une première lecture permet d'énoncer cette évidence : Agaguk refuse de reconnaître la LOI dans son père. Il refuse de se soumettre à la fois au Père et au Chef. Il va chercher ailleurs la LOI de l'ANCÊTRE, celle des grands chasseurs du Sommet de la Terre, les Inuit patronymiques. Il semble y parvenir en tuant d'abord Phoque-le-Père, ensuite le Loup blanc, à la fois substitut du Père et de la LOI. Voir plus loin si je peux prouver que l'opération réussit.

Le langage

Pour le moment, je retiens ce fait, dont l'évidence s'impose peut-être moins : Agaguk n'a pas accès au langage. Ne pas l'entendre au sens propre, évidemment. Agaguk ne souffre d'aucun trouble de langage. Il est capable de demander du kérosène à son père (p. 34), encore que là ce dernier réponde par un geste de la main. Je veux dire que Ramook et Agaguk ne trouvent rien à se dire de ce qui importe (pp. 34, 39), rien qui concerne leur relation. L'affrontement demeure non verbal.

L'observation prend encore plus d'importance si je l'associe aux rages qui s'emparent d'Agaguk dans certaines circonstances. Cette violence ne trouve que des gestes pour s'exprimer, des coups de pieds, des coups de poings, « à grands jabs du poing fermé » (pp. 23, 87, 276).

Et tout ce temps, Agaguk hurlait comme un déchaîné et ses cris se mêlaient à ceux d'Iriook qu'il mordait au bras, qu'il frappait en pleine figure. (p. 87)

Les mouvements sont désordonnés, la plupart du temps accompagnés de sons inarticulés. Je crois pouvoir démontrer plus loin que cette rage est toujours provoquée par une menace de castration (fantasme du père imaginaire).

Donc, silence entre le père et le fils, agressivité entre le fils et les substituts du Père.

La fratrie

Reprendre ma première lecture : Agaguk quitte le village. Mais ce faisant, je puis dire qu'il refuse la fratrie, principe de l'ordre social, introduite normalement par le NOM DU PÈRE. Quelle que soit la circonstance, Agaguk refuse de partager Iriook (pp. 135, 291), de la même façon qu'il refusait par son départ le partage de sa chasse.

Lui, un des meilleurs chasseurs, de qui le village dépendait pour la viande d'hiver, il avait abandonné les siens et s'était enfui avec la fille convoitée... (p. 152)

Avec Agaguk aucune communauté n'est possible, si ce n'est la femme son alter ego et le fils à son image.

Il ne partagerait avec personne cette contrée qu'il habitait, avec personne, sauf sa femme qu'il avait choisie et à qui il était attaché. (p. 293)

Voir ici si je puis ajouter à cette illustration le meurtre de Brown, puisqu'il est dit occuper au village la hutte abandonnée par Agaguk. Premièrement, je ne parviens pas à décider si le trafiquant agit comme substitut ou comme frère d'Agaguk. Deuxièmement, s'imposent d'avantage les caractères qui le désignent comme substitut du Père. Probablement retenir cette scène pour une autre argumentation.

Conclure plutôt qu'il y a chez Agaguk un refus de reconnaître en Ramook ce que Lacan appelle le NOM DU PÈRE. Me demander si je puis inférer de ce caractère, d'autres caractères, d'autres symptômes d'un Œdipe mal résolu. Non pas forcément dans le héros seul mais dans l'ensemble du roman... chez le narrateur, un Œdipe mal résolu.

Lecture III

Il semblerait que, dans le cas d'un Œdipe non résolu, l'enfant n'ayant pas accès à une symbolisation de la triade familiale, la relation duelle avec la mère est maintenue. Le stade phallique. Le père demeure imaginaire, c'est-à-dire demeure le rival qui continue de menacer l'enfant de castration. Cette angoisse devenue complexe, divers fantasmes de castration, de mutilation, peuvent se manifester, en même temps que des fantasmes de sur-puissance — phallogratie exacerbée et sadique du fascisme, *Film d'amour et d'anarchie* —, ou encore l'homme survalorisera l'enfant qu'il aura d'une femme et projettera sur lui le MOI IDÉAL que la mère a imaginé pour lui.

Puis-je repérer ces symptômes dans *Agaguk* ?

La femme maternelle

Voir si Iriook reconstitue avec Agaguk la relation imaginaire avec la mère.

La femme maternelle: le physique

Le caractère maternel d'Iriook est assez facile à établir.

Au plus simple, elle a les attributs physiques — mythiques — de la mère :

Iriook, elle, avait la taille épaisse et les cuisses très courtes. Ses seins étaient menus, mais ronds et laitueux, au tétin presque noir et sans halo. (p. 9)

Autrement dit, une région utérine agréable... le dire comme d'un igloo qui aurait la dimension d'un homme, ou celle d'un chien couvert par la tempête :

Il s'y glissa pour dormir, ayant créé là son igloo à lui, à sa mesure et pour ses besoins. (p. 59)

Une taille épaisse, des cuisses courtes, des seins laitueux au tétin noir. La Vénus de Willendorf. Ayallik — substitut d'Agaguk — en a une perception semblable : les *cuisses larges*, le *corps épais*, « les seins durs au tétin long d'une jointure de doigt » (p. 152).

La femme maternelle: les substituts

Voir ensuite le caractère maternel des substituts qu'on peut lui trouver. Ou inverser la proposition : quels autres lieux du roman reçoivent le caractère maternel d'Iriook ? La toundra, le monticule, la hutte, l'igloo et l'eau.

Les quatre premiers sont associés dès le départ : c'est en eux que s'accomplit le destin d'Agaguk.

Il trouverait un monticule, loin sur la toundra, y bâtirait une hutte. Aux neiges, un igloo. Très grand, l'igloo, solide à résister à tous les vents. (p. 4)

Et c'est sur ce tertre qu'il amènerait Iriook afin de vivre avec elle son destin. (p. 6)

Bientôt la rivière fait partie de cet univers, apparaît dans la proximité d'Iriook :

Agaguk, son ballot au dos, s'éloignait du village à grands pas, en direction de la rivière où l'attendait Iriook. (p. 40)

La toundra dans son ensemble, et particulièrement en elle la rivière et le monticule, sont les lieux de la fécondité. C'est elle qui contient l'eau génératrice (p. 103). Elle gronde, oscille et se fendille comme un ventre en gésine sous l'effet du vent chaud...

C'était un renouveau sur la toundra. Le vent chaud avait fait éclore des fleurs. (...)

— Je sens l'eau, dit Agaguk. (p. 20)

C'est près de la rivière qu'on trouve à se nourrir (p. 22), ou dans icelle. C'est sur son fond qu'on trouve la pierre magique dont Agaguk veut tirer une image de Tayaout...

... qui serait, autant que le premier œuvre, sa conception de l'enfant au ventre de la femme... (p. 254)

C'est près du tertre, près du monticule, du mamelon qu'on trouve le gibier (p. 10). À titre d'exemple citer cette chasse d'Iriook :

À une portée de fusil, elle vit un mamelon de neige amoncelée par le vent. Les pistes allaient jusqu'à cette éminence.

Elle savait que, derrière, elle trouverait le caribou. (pp. 216-217)

Pour ce qui est de l'igloo, l'illustration est encore plus facile. Il a les caractères d'immobilité, de chaleur, d'humidité et de sommeil qu'on trouve dans le sein maternel :

Il fuma paisiblement, immobile, se laissant baigner par la chaleur humide et douce de l'igloo, une chaleur qui l'enveloppait, le grisait, le rendait somnolent. (p. 60)

Ne s'agit-il pas de « l'habitation primitive » (p. 96) ? N'y trouve-t-on pas la vie végétative qui caractérise le sein maternel ?

Vie de légume, vie enracinée, immobilité. Henderson avait appris ce secret qui consiste à ne résister à aucun instinct de paresse, à céder plutôt, à se vider l'esprit, à ne plus penser, à ne plus raisonner. L'immobilité ainsi acquise valait toutes les cures. La vie végétative ralentissait le cours du sang, reposait les facultés. Sans toutefois que s'endormit le subconscient. (pp. 159-160)

La même confusion ventre/igloo se manifeste dans le passage où Iriook imagine la présence de l'enfant, le même glissement d'un lieu à l'autre :

... Iriook gardait les yeux fixés sur quelque image intérieure, une joie sans nom. Elle souriait mystérieusement, comme au plaisir de cette évocation perçue d'elle seule. Un petit vagissement dans l'igloo ? (p. 82)

C'est toute la naissance de Tayaout qu'il faudrait citer, le parallélisme d'Agaguk qui assure les ouvertures de l'igloo à l'aide d'un couteau, pendant qu'une *lame* de douleur traverse le ventre d'Iriook (p. 83) et que l'enfant force son passage jusqu'à l'air libre. Agaguk est dans le même rapport avec l'igloo que l'enfant avec le ventre de la femme.

La femme maternelle : la naissance d'Agaguk

Reprendre l'idée qu'en quittant le village Agaguk tente une nouvelle

naissance. Expliquer maintenant que ces naissances successives dont il me faudra traiter plus loin, débouchent sur une activité d'Iriook. C'est elle qui lui donne la vie. Finalement, si je puis dire.

... s'il était là, lui, à qui le devait-il, sinon à Iriook? (p. 275)

Bien voir, dans la même page, cette description d'une mère veillant aux premiers pas de son enfant :

... elle avait chassé des bêtes, les avait dépecées. Elle avait ainsi pourvu aux besoins de cet hiver-là, pourvu à tout en l'igloo. Elle avait guidé ses pas chancelants, elle avait tout fait, tout donné pour qu'il survive... (pp. 274-275)

(Peut-être le fantasme fugitif du parent combiné. Iriook occupée à l'ordinaire de l'homme et de la femme.)

Aucune équivoque plus tard quand Iriook considère qu'elle a deux enfants :

Émue, elle les regardait tous deux, ses hommes, ses enfants, ce Tayaout déjà si sûr de lui-même et l'autre, cet Agaguk qui allait regretter un crime... (pp. 303-304)

Il ne s'agit pas là de cette fratrie refusée ailleurs par Agaguk mais bien d'une identité Tayaout-Agaguk dont j'aurai à m'occuper plus loin.

Faudrait voir ici ce que je pourrais tirer d'une observation de Freud sur les conséquences d'une fixation de la tendresse sur la mère. Dans un tel cas, écrit-il,⁶ le choix de l'objet doit léser un tiers, symbole du père. D'autre part, un des comportements adoptés avec l'objet aimé est la tendance à le sauver :

... sauver la mère acquiert la signification : lui donner ou lui faire un enfant, naturellement un enfant tel qu'on est soi-même.⁷ Je ne sais quelle importance accorder à ce fait, mais je note qu'Agaguk vient délivrer Iriook des pattes de Ghorok, qui apparaît comme un substitut du Père versus Agaguk. Si j'ajoute à cela le fait qu'Agaguk fait à sa femme un fils auquel il s'identifie, il me semble que l'observation est valable. Il s'agirait là d'un fantasme précœdipien qui se cristallise pendant l'Œdipe.

La relation duelle

Mais pour justifier la présence d'un Œdipe mal résolu, il me faudrait démontrer que cette relation avec la mère est duelle. En chercher l'argument chez Rifflet-Lemaire :

Ce style de relation particulièrement saisissable dans le rapport de l'enfant à sa mère, (...) s'il n'est pas interdit par le père, entraîne un assujettissement du sujet à sa mère, une union diffuse qui n'est que confusion où les deux membres s'interpénètrent⁸.

Bien sûr, quand Agaguk vient l'arracher des bras de Ghorok, Iriook lève sur lui

... un regard ému, plus soumis encore qu'il ne l'aurait cru (p. 4).

Mais elle affirme de plus en plus son autorité. Elle sait manier un fusil, comme un homme (p. 231), et ce n'est pas Agaguk qui le lui a enseigné (p. 77). Elle vient du Sommet de la Terre comme Tayaout le patronyme. Cette puissance, elle l'affirme de plus en plus, et Agaguk finit par y céder, par devenir cet homme qu'elle a imaginé. MOI IDÉAL. Citer deux textes :

Bouleversé, Agaguk lui murmurait à l'oreille :

— Ne fais pas ça... Les femmes ne font pas ça, Iriook.

Mais bientôt il ne résista plus. Tendue à rompre, il savourait cette expérience étrange pour lui, tandis qu'Iriook, les yeux fermés, s'initiait à ce dont elle avait souvent rêvé : d'être ainsi maîtresse d'une joie à donner, selon sa passion et son habileté à elle.

Après ce fut une folie magnifique, un paroxysme de désir qui les jetait l'un sur l'autre, également possédés. (pp. 123-124)

Surpris, Agaguk tourna le regard vers la femme.

— Ne tire pas, dit-elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Qu'en ferais-tu ?

(...)

— Pourquoi m'empêcher de tirer ?

— Tu l'aurais abattue. Qu'en ferais-tu ?

Agaguk se calmait. C'était vrai ce que disait la femme. (...)

Agaguk regardait sa femme avec surprise. Où avait-elle appris ces choses ? (pp. 140-141)

Échange de forces d'autant plus simple que la relation demeure inchangée, dans une sorte d'identité, d'osmose entre les êtres, homme et femme, peut-être le reflet spéculaire de Lacan, en tout cas des objets imaginaires.

Aucune merveille, sinon la présence d'Agaguk, en soi toutes les merveilles, et l'assouvissement de toutes les faims.

(...)

Pas un rêve qui n'ait été accompli ! Des merveilles lui avaient été promises qu'elle avait possédées. (p. 206)

Poème à Elsa. Tout appartient à Agaguk, Iriook comme la toundra. (p. 293) Tout est *Agaguk*. Le savoir. L'avoir qui fait l'Homme. Ne se nomme-t-il pas Inuk, né au Ciel, maître du Sommet de la Terre (p. 38) ? Appartenance dont on tire la possession. Phallus.

— Tu es vraiment un grand chasseur, dit Iriook. De plus grand, il n'y en a pas dans toutes les tribus.

C'était le plus beau compliment qu'elle pût faire, l'aveu le plus profond de

son amour. Ainsi elle livrait entièrement, en des mots qui signifiaient tout autre chose et qui pourtant voulaient dire aussi l'amour d'une femme et sa liberté d'être aux côtés d'un homme aussi grand, aussi habile.

— De plus grand que toi, il n'y en a pas, répéta-t-elle en un murmure. Ils retournèrent à la hutte en silence et là Irriook n'eut besoin d'aucun signal pour tomber sur la couche. (p. 148)

Ajouter que ce monde est à la fois le double de l'agresseur. Par exemple le Loup qu'on abat, dont on guérit (p. 202) et dont on tire son autorité (p. 199).

Ajouter encore que personne n'est admis dans cette relation imaginaire. Personne n'entre dans la hutte d'Agaguk.

Dans l'ouverture basse par laquelle ils passeraient, accroupis, une peau pendue et retenue par des pierres lourdes se fermait bien pour la nuit et empêchait les loups et les renards d'entrer. Rien ni personne ne pénétrerait dans cette hutte sans en réveiller les occupants. C'était l'essentiel. (pp. 9-10)

Bessette note d'ailleurs que périssent ceux qui se sont risqués dans la hutte d'un Esquimau ou ont seulement tenté... Brown, Henderson et le Loup.

Le moi idéal

Une des caractéristiques de cette relation duelle avec la mère, à l'acmé du stade phallique, avant l'intervention du père symbolique, c'est que l'enfant y connaît une enflure du MOI exceptionnelle; il est toute-puissance. Il commande non seulement à la mère mais aux éléments. Dans un cas d'Œdipe avorté ce fantasme peut se manifester chez l'homme adulte.

Il est assez aisé de le repérer chez Agaguk. En plus de tout savoir du temps, de la chasse et de la pêche, c'est lui qui décide du sexe de l'enfant.

— Ce sera un garçon, répéta-t-il.

Il ne posait pas une question. Il affirmait. Il était sûr que le destin le voudrait ainsi. (p. 45)

Et quand lui vient ce fils, il en fait un autre lui-même...

Ce petit qui était à lui, ce futur homme à son image... (p. 101)

il projette sur lui son MOI IDÉAL :

Puissant comme les blizzards...

Plus grand que tous les héros de la tradition...

Tayaout, fils d'Agaguk! (p. 117)

Tayaout, patronyme symbolique, espoir et ambition. (p. 94)

Narcissisme. Identité des termes inscrits dans ce syntagme presque fermé «Tayaout-fils-d'Agaguk», le fils n'existant pas hors du père, et l'inverse, syntagme devenu «Agaguk-père-de-Tayaout» (p. 199). Valeur phallique du

fil. Comme si Agaguk trouvait en lui la voie du Phoque puis du Loup. Au bord de la Grande Eau, quand les Esquimaux célèbrent la victoire d'Agaguk sur Phoque-le-Père, Tayaout se tient

... assis entre les cuisses de sa mère, solide comme un Inuk de bonne race. (p. 134)

C'est par lui — entre autres symboles — que la puissance est accordée à Agaguk.

Le complexe de castration

Souffrant d'un complexe de castration, dans sa relation libidinale avec un objet extérieur l'homme peut se sentir menacé dans sa sexualité, menacé jusqu'à l'impuissance. Rien de tel chez Agaguk. La possession d'Iriook est un des fleurons de la réputation du héros. Tout au plus pourrais-je noter la violence avec laquelle les amants s'acharnent sur la toundra. Images répétées du viol. Peut-être. Dont je n'arrive pas à tirer signification. À moins de chercher du côté « de l'organisation prégénitale sadique-anale » dans le choix de l'objet sexuel⁹.

Le complexe de castration: l'impuissance

Tout de même, Agaguk est menacé trois fois d'impuissance. Je veux dire que trois fois il est en situation de ne pas accomplir l'acte.

Une première fois quand Iriook lui apprend qu'elle est enceinte, il accomplit après le repas des besognes de femme...

Plus tard, ils s'allèrent coucher sur la mousse mais Agaguk ne toucha point à la femme. Il était étendu sur le dos près d'elle, les yeux grands ouverts. (p. 46)

Couché sur la mousse comme derrière la hutte de Ramook après que Brown l'eût spolié de ses pelleteries. (p. 35) Au village, ni l'intervention silencieuse de Ramook ni celle de la Montagnaise n'avaient réussi à le faire bouger. Dans la hutte, à l'intervention d'Iriook, il accepte de reprendre sa femme.

— Mais jamais comme auparavant, disait-il, la bouche collée à l'oreille de la femme, jamais comme auparavant. (p. 46)

Une autre fois Iriook doit forcer chez lui le geste de possession. Après la mort du Loup, après la blessure et la faiblesse.

— Je voudrais... dit-il.

Il faisait un geste d'impuissance. Il souffrait même, elle le sentait. Comment fallait-il agir à partir de là? (p. 222)

Ne pas voir là une faiblesse due à la perte du sang, puisqu'Iriook cherche une solution qui soit d'un autre ordre.

... elle enfourcha Agaguk et, lentement, pieusement presque, avec des soupirs et des geignements qui étaient presque des pleurs, elle tira de son homme d'abord l'avant-joie et ensuite l'accomplissement. (pp. 222-223)

Est-il besoin de la violence pour le viol? Peut-être suffit-il de tirer sa joie de l'autre? Bien qu'Agaguk y trouve ici son content. Le rapport du début est inversé: Iriook « prend » Agaguk. Mais la situation est rétablie:

— Je serai debout bientôt. Je sortirai. J'irai chasser. Il faut des pelleteries pour le troc... (p. 223)

La troisième circonstance est plus explicite:

Depuis la venue des policiers, il ne s'était pas emparé d'elle. Ce n'était ni par haine, ni par indifférence. Plutôt, il lui semblait difficile de se tenir près d'elle, une timidité gagnait ses gestes, il se sentait tout à coup dérouté... (p. 273)

Sur la toundra, brusquement, la femme était plus grande que l'homme, plus forte, pleine d'un silencieux triomphe.

C'était cela surtout, après tout le reste, sorte d'atout qui lui faisait peur, l'emprise d'Iriook, sa puissance, c'était cela qui le troublait, la puissance d'Iriook. (p. 308)

La femme avait parlé *haut* « comme nulle femme ne doit le faire... » (p. 274). Agaguk le pense comme si la parole appartenait à l'homme, à l'Inuk, à celui qui est investi de la LOI.

Voir si je ne pourrais pas faire état ici d'une prise de la parole comme manifestation d'une autorité et poursuivre ainsi l'observation du non-verbal chez Agaguk. Me servir de ce passage où les Esquimaux affrontent Scott. La solidarité trihale commence à se désagréger autour de Ramook. Une femme tente de s'éloigner mais c'est le policier qui la rappelle à l'ordre:

— Toi, là-bas, reviens ici!

La femme obéit, piteusement. (p. 263)

Agaguk est saisi d'une semblable paralysie quand le hèle un gendarme du poste de traite:

Agaguk se sentit incapable de bouger. (p. 61)

Même puissance affirmée par Agaguk sur la toundra:

Agaguk n'avait eu qu'à crier « Ho! ».

Le lièvre curieux du son, avait hésité au moment de bondir et la balle lui avait fait sauter la tête. (p. 119)

(Tiens, la tête!) C'est peut-être parce que cette domination n'existe pas entre Ramook et Agaguk que ni l'un ni l'autre ne trouve à se parler.

Sauf dans le premier cas d'impuissance, dont je devrais reprendre plus loin l'observation, c'est indéniablement une manifestation de puissance chez l'Autre qui provoque une pareille timidité sexuelle chez Agaguk.

Le complexe de castration: la menace

Pour continuer mon observation, je devrais examiner maintenant toutes les situations où Agaguk se trouve en position d'impuissance. Pas forcément sexuelle. Pour ce faire, dresser la liste des lieux du récit qui le jettent dans les rages déjà associées à son silence. Par exemple le vent :

- 1) — Le vent ! cria-t-il. Il est plus fort que moi ! Rien ne doit être plus fort que moi. (p. 17)

Énumérer les scènes de rage :

- 2) McTavish :

Il mit une heure à arrimer la charge, à nourrir les chiens, à dompter la rage en lui qui commandait des gestes d'audace, des vengeances terribles. (p. 68)

- 3) Le Loup :

Il éprouvait une rage immense, la rage qui le possédait chaque fois que devant lui se dressait une puissance invincible. (p. 178)

- 4) Iriook. À quatre occasions Agaguk s'enrage contre elle. Une première fois parce qu'elle pleure :

Alors, parce que ces pleurs affolaient Agaguk, parce qu'il se sentait impuissant à les tarir, une rage hystérique s'empara de lui. (p. 23)

Une deuxième fois parce qu'elle lui reproche de n'avoir pas suffisamment accumulé de viande pour l'hiver :

Une rage nouvelle s'empara d'Agaguk. Avait-elle besoin de le redire ? Devait-il écouter des reproches maintenant ? (p. 82)

Une troisième fois à la naissance de Tayaout :

Alors lentement, du fond de son subconscient, Agaguk sentit sourdre la rage. (p. 86)

Une dernière fois quand Iriook affirme sa volonté de garder la fille qu'elle aura peut-être :

Soudain sa rage fut plus forte que toute raison.

— Tu parles trop haut ! cria-t-il.

Son poing partit, s'abattit sur la joue d'Iriook. (p. 276)

Voilà pour les rages d'Agaguk. Mais relever deux autres cas :

- 5) Le vent contre Agaguk et Iriook :

...un vent séleva qui secoua la hutte toute la nuit et ragea encore le matin venu. (p. 15)

6) Ramook contre Scott :

Ramook sentait la rage le secouer. Une rage froide, une rage de chef offensé. (p. 227)

Partout, affrontement de puissances. Rages qui possèdent, s'emparent, hystériques, sourdent de l'inconscient, plus fortes que toute raison. Mises à part encore une fois la naissance de Tayaout, les larmes qui ne sont peut-être pas l'écoulement des eaux de la parturition, chaque cas implique la puissance de l'Autre.

*Le complexe de castration: le père imaginaire:
la naissance de Tayaout*

À ce point du travail, repérer dans cette liste trois substituts du Père: le vent, le loup et McTavish. Mais pour y arriver, d'abord relire la naissance de Tayaout.

A déjà été noté le parallélisme d'Iriook en transes pendant qu'Agaguk tente d'empêcher le vent d'obstruer les orifices de l'igloo. Il semblerait que c'est de lui-même qu'Agaguk est en train d'accoucher: ce fils à son image, son double, le cadeau qu'il fait de lui-même à Iriook.

Les mains appuyées contre la paroi de glace, les muscles des jambes bandés, tendus, les genoux à peine ployés, il haletait, sa rage accordée au rythme des plaintes d'Iriook, à la fureur des cris de la femme. (p. 86)

Cette participation d'Agaguk à la naissance de Tayaout, ce partage de l'événement, cette prise à son compte de l'acte pourrait être confirmée par le désir qui saisit plus tard Agaguk de sculpter un double de son fils dans la pierre verte et striée de la rivière. (p. 254)

Pourtant, la scène est plus complexe. Certainement plus ambiguë: brusquement apparaît la vulve ouverte de la femme castrée...

... comme une gueule, sorte d'orifice sombre: monstruosité taillée dans le bas-ventre... (p. 87)

Méduse où il n'est pas malaisé de lire l'horror vulvae qui saisit Agaguk.

Toujours appuyé, Agaguk était devenu une bête plutôt qu'un homme. Un grognement rauque sortait constamment de sa gorge. Ses yeux étaient injectés de sang. (p. 87)

Puis voici qu'il lui vient un pénis, à Iriook! Il ne suffit pas de dire qu'Agaguk s'entête contre la douleur invaincue:

... brusquement, la tête de l'enfant parut.

Vision effroyable pour Agaguk. Une peau sans poil, nue luisante, sorte de boule qui aurait bloqué le vagin. Iriook poussa un autre cri, plus

strident encore, et la tête se fraya un passage désormais plus facile.
Alors Agaguk bondit. (p. 87)

C'est au moment où la douleur a fini, où le travail est terminé qu'il roue Iriook de coups.

Il lui fallait combattre le mal immense chez la femme. Il lui fallait le détruire, le chasser à jamais. C'était un démon, un Mauvais Esprit, une bête à vaincre. (p. 87)

Et pendant qu'il la cogne, il est écrit qu'il la « mordait au bras » (p. 87), et je ne puis détacher cette image de celle des femmes mordant dans le sexe d'Henderson...

... et qui mordaient à belles dents dans la chair encore tiède et palpitante. (p. 191)

L'effroi qui saisit Agaguk à l'apparition de la tête de l'enfant entre les cuisses de la femme ne peut être expliqué que par le fantasme de la femme au pénis, sur lequel se structure l'Œdipe. En effet,

... l'école de Melanie Klein, analysant les fantasmes les plus archaïques, tient que dans la relation à la mère intervient précocement le père, comme le montre notamment le fantasme du pénis paternel gardé dans le corps de la mère...¹⁰

Au moment de l'Œdipe, la menace de castration pourrait apparaître sur ce fantasme de la mère au pénis, le père-phallus se moulant sur le fantasme préœdipien du « parent combiné ». Ainsi s'expliquerait le dernier cri d'Iriook :

— Il est sorti! criait-elle. Tu ne vois donc pas! Il n'est plus dans mon ventre! Il est sorti! (p. 88)

Et serait expliqué le premier cas d'impuissance sexuelle déjà observé.

Je devrais tenir pour d'autant plus valable cette observation que deux autres scènes du roman où sont impliqués des substituts du Père, se manifestent comme des naissances opérées par Agaguk.

*Le complexe de castration: le père imaginaire:
l'assassinat de Brown*

D'abord l'assassinat de Brown. Je crois que Gérard Bessette a observé l'essentiel de cette scène. Comme Ramook et le Loup blanc, Brown a les dents longues et jaunes (p. 32). Morphologie sur laquelle il n'y a pas lieu d'insister. Mais il occupe la hutte d'Agaguk. On peut y voir un frère que Ramook aurait donné à Agaguk, une fratrie que refuserait ce dernier. L'intrus. De toute manière, cette image n'est pas étrangère à celle du Père. L'intrus, c'est le père imaginaire. C'est le père logé au sein maternel qu'occupait Agaguk. Entre Brown et Agaguk c'est un affrontement phallogratique, d'êtres qui se menacent et se méprisent d'éjaculations dérisoires :

— Le Blanc tira. Non en visant Agaguk, mais en l'air, vers le trou de fumée.

À son tour, Agaguk cracha par terre, délibérément en direction de Brown. (p. 34)

Souligner « à son tour ». Le parallélisme est évident et repris plus tard de façon décisive. Quand la nuit est venue, Agaguk passe aux actes. La scène est celle d'un accouchement. On y entend « un gémissement de femme et le vagissement d'un enfant » (p. 39). Agaguk va chercher le kérosène dans la hutte de Ramook :

... il glissa le bras sous la portière de peau de caribou, à l'entrée de la hutte de Ramook, sa main tâta, trouva le bidon de kérosène. (p. 40)

Pour Bessette,

Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que, fantastiquement, Agaguk sort les organes du père de la tente (vagin) maternelle : en fait il s'empare à la fois de la puissance génésique et de la puissance guerrière du père, car ce bidon de kérosène va lui servir d'arme¹¹.

En réalité, il s'agit d'un premier rite, répété dans la hutte de Brown :

Il glissait dans la nuit, ombre sur ombre, et s'introduisit comme un furet chez le trafiquant. (p. 40)

Puis il se saisit de son ballot de peaux et le lança au-dehors. (p. 40)

Presque les mêmes termes. Nouvel affrontement des phallus dont Agaguk sort vainqueur. Dérision d'abord du sceptre de Brown :

Voyant l'arme, il eut un sourire mystérieux, railleur. (p. 40)

Ensuite l'hyperbole de l'éjaculation rituelle d'Agaguk :

En un arc large et précis, son bras s'arrondit, le kérosène jaillit du bidon et inonda l'homme. (p. 40)

Sa propre puissance détruit symboliquement celle du père.

... Agaguk, en quelque sorte rené et sexuellement puissant, quitte une deuxième fois le village. En arrivant chez lui, au chapitre intitulé LA VIE — comme pour confirmer l'efficacité du rite qu'il a effectué au village — Iriook lui apprend qu'elle est enceinte¹².

Cette interprétation confirmerait la présence du père imaginaire dans la naissance de Tayaout. Pastichant Bessette, je pourrais écrire qu'Agaguk s'empare dans Tayaout du spectre qui le distinguera dans les affrontements subséquents.

La libération est pourtant illusoire et la mort du père toujours à recommencer. Par exemple dans la prise du Phoque.

*Le complexe de castration: le père imaginaire:
la mort du phoque*

La qualité de substitut du père pour le Phoque est explicite: Phoque-le-Père. C'est de lui qu'on tire la graisse qui tient l'igloo dans la chaleur (p. 110), c'est de lui qu'on tire l'ivoire des couteaux (p. 132), de ces couteaux qui pendent sur la cuisse, dont on se sert contre le vent un soir d'accouchement. La prise du phoque s'avère être une nouvelle libération du père imaginaire. Pour commencer, point besoin d'insister sur le symbole maternel de l'eau, de la Grande Eau du Sommet de la Terre d'où vient Iriook. L'animal se manifeste comme une douleur fugitive au ventre de la femme:

... un mouvement, comme un éclair dans l'eau (p. 131)

De loin, il entendait Iriook crier. (p. 132)

Pour tirer la bête de l'eau, Agaguk s'arc-boute comme dans l'igloo l'homme et la femme en travail:

Les talons bien ancrés dans la glace, tous les muscles du corps tendus à se rompre, une douleur aux reins et aux épaules, Agaguk tint bon. (p. 133)

On y trouve du sang et de l'eau comme à la naissance de Tayaout. Dans la hutte c'était écrit:

Du vagin béant coulait une eau abondante, mêlée de sang. (p. 84)

Cette fois, il est écrit:

Mais le harpon avait touché ferme et l'eau rougissait du sang de l'animal. (p. 132)

Enfin la délivrance:

Il banda ses muscles, s'arc-bouta et, d'un coup, il fit sauter l'animal hors de l'eau et jusqu'à ses pieds. (p. 132)

Et de cette nouvelle mort du Père, Agaguk tire sa réputation des grands chasseurs, celle de l'Ancêtre qu'il s'est voulu comme chef...

... les hommes criaient, trépignaient, et l'un d'eux, brandissant un long couteau, hurlait: «*Adlaoyunga!*» Je suis un autre! Je suis un autre! (p. 135)

Voilà pour la naissance du fils au détriment du père.

Le complexe de castration: le père imaginaire: le vent

Pour être cohérent, je devrais dire maintenant que le vent contre lequel lutte Agaguk la nuit où Iriook accouche de Tayaout, est l'image du Père *rageant* contre cette éviction. Il deviendrait significatif que, dans une première rage contre le vent, Agaguk s'en prit à un os de phoque:

Soudain, Agaguk se roula par terre, atteignit des deux mains un séchoir d'os de phoque. D'un geste fou il le brisa en cent morceaux. (p. 17)

Dans cette perspective, j'aime bien cette image d'Agaguk d'abord bloqué par le blizzard au retour de la Compagnie, qui retrouve ensuite une femme dénudée par le vent :

Le vent bondit soudain sur la plaine, happa le capuchon d'Iriook, le fit voler. (p. 78)

En tout cas s'attaque au vêtement.

Le complexe de castration: le père imaginaire: la mutilation

Le combat avec le Loup blanc s'accomplit dans les mêmes termes. À première vue on dirait un substitut de la LOI. Peut-être l'est-il. C'est dans sa mort qu'Agaguk trouve son titre de Chef. Mais justement il est significatif qu'il faille tuer le Père pour s'en trouver investi. Agaguk ne veut pas participer de la loi, en s'identifiant au Père, il veut être la LOI. Cette loi demeure phallique. Menaçante. C'est en ces termes que les affrontements s'accomplissent. Je ne saurais mieux l'écrire que Bessette. (M'excuser de la longueur de cette citation et me contenter de corriger les références.)

Il y a bien sûr, avant Le Loup Blanc, des loups ordinaires qui préoccupent et menacent Agaguk. Tout d'abord, après le premier coit de notre héros, nous lisons « qu'une ombre passa tout près ». C'est, naturellement, un loup. Agaguk réussit à le dépister et à le tuer. Revenu auprès d'Iriook, il lui annonce la nouvelle :

— J'ai tué un loup.

Elle eut un soupir satisfait. Agaguk se sentait pleinement heureux. *Il était homme.* (p. 11. Les italiques sont de moi.)

Il semblerait, d'après ce texte, que, même après avoir possédé Iriook, Agaguk avait besoin de tuer un loup pour se sentir pleinement viril. Nous avons entendu les hurlements des loups après le meurtre de Brown. Ils retentissent aussi durant la gésine alors qu'Iriook reproche à son mari de n'avoir réussi à en tuer. En cette circonstance, l'inquiétude (refoulée) d'Agaguk sur sa puissance génitale, c'est-à-dire sur la qualité de l'enfant qu'il a engendré, s'exprime en termes de chasse aux loups. « Il ne voulait pas admettre qu'il avait été impuissant à traquer ces loups » (p. 81). Le Loup Blanc, en menaçant plus tard Tayaout, c'est-à-dire le fruit de la paternité d'Agaguk, fait partie — tout comme la crainte du père — du même complexe¹³.

Je ne vois pas ce que je pourrais ajouter. Peut-être ceci, qu'Agaguk revêt la dépouille d'un caribou — le panache — pour affronter le Loup Blanc (p. 180), et que, dans le corps à corps des deux puissances,

l'homme et la bête basculaient dans le noir. La gueule du loup s'ouvrait, baveuse de rage, et mordait avec un grondement diabolique l'être qui se débattait furieusement entre ses pattes. (p. 197)

Plus tard, l'image est inversée :

Maintenant, à cheval sur le loup qui se démenait en hurlant, il frappait à tour de bras, toute vigueur retrouvée, toute douleur assoupie. (p. 198)

Je ne crois pas qu'il faille beaucoup discuter.

Suggérer ici un parallèle entre le thème du Loup et celui de l'Oiseau. Quand Agaguk et Iriook ont fait l'amour pour la première fois sur la toundra, loin de l'emprise de Ramook, il est écrit qu'

Un épervier passa très haut, venant des forêts du sud et voyageant vers les terres plus au nord... (...) L'oiseau ne vit pas que la viande fumée portée par Iriook était tombée du ballot et reposait sur la mousse. (p. 8)

Il vient d'être dit qu'Agaguk « vidé », avait roulé « aux côtés de la fille ». Par la suite, tel que noté par Bessette, Agaguk s'assoit sur le monticule, traque un loup puis l'abat.

Un avion ronronna très haut dans le ciel, mais Agaguk ne l'entendit pas. Il dormait.

Comme l'épervier du jour, l'avion ne se préoccupa aucunement de cette hutte, minuscule excroissance sur la toundra... (p. 11)

L'oiseau revient quand Tayaout se dresse et risque ses premiers pas.

Un oiseau plongea du ciel, vint raser la hutte, obliqua vers l'enfant, l'effleura de son aile. (p. 157)

Une dernière fois... à la mort du Loup :

Un oiseau — un engoulement et son cri lugubre — passa dans le ciel. (p. 199)

À ce moment-là, « la patte d'arrière du loup tremblait encore, spasmodiquement... » Et Bessette rapproche cette image de celle de « la chair encore tiède et palpitante » d'Henderson dans laquelle les Esquimaudes mordent à belles dents (pp. 190-191).

Le noter, et citer ce passage de Proust à cause de l'animal et de la dernière convulsion, rien d'autre, et la beauté...

Mais toutes les choses de la vie qui ont existé une fois tendent à se recréer, et comme un animal expirant qu'agite de nouveau le sursaut d'une convulsion qui semblait finie, sur le cœur, un instant épargné, de Swann, d'elle-même la même souffrance vint retracer la même croix. (un *Amour de Swann*)

Rappeler, pour terminer, que Scott, finalement, arrive par « le Grand Oiseau des Blancs » (p. 225) vaincre Ramook et menacer Agaguk, en réalité mutiler Agaguk puisqu'il permet à Iriook de trouver puissance sur son homme.

Il en est de même pour les substituts d'Agaguk, ceux qui contestent l'autorité de Ramook :

Henderson qui est dit, comme Agaguk, « bien loin de son poste » (p. 173) et qui a osé se tenir « au centre du cercle formé par les igloos » (p. 97) ;

Ayallik dont on dit le courage, l'audace et les qualités de héros (p. 97) et qui rejoint Henderson au centre de la place ;

Oonak finalement dont il est écrit qu'il « aimait bien sa liberté », et qu'il prévoyait une expédition vers les Sommets (p. 279).

De ces affrontements les êtres sortent morts ou mutilés. Agaguk et ses substituts, Ayallik, Henderson, et Oonak qui perdit deux phoques et dut en payer un troisième (p. 311) ; Ramook et ses substituts, Brown, le Loup et le Phoque.

Quand l'affrontement n'a pas lieu parce que le fantasme du père imaginaire est trop fort, le fils retrouve l'igloo, la femme, ou quelqu'autre substitut du sein maternel. Pour échapper au vent, Agaguk s'endort auprès d'Irook :

Puis il s'étendit, la tête entre les bras et à plat ventre, tout à côté d'Irook.
(...)

Ce jour-là, il n'alla pas à ses pièges. Il dormit jusqu'au repas du soir.
(p. 17)

Pour se libérer de McTavish, il s'enfonce dans un alcool chaud comme l'igloo.

Après, il éprouva de la rage. Elle lui vint soudain, immense, dominatrice, mais avant que de céder à cette colère, il tomba endormi. L'alcool en ses veines avait vaincu toute résistance. (p. 72)

La chaude sécurité de l'igloo. (Me servir ici de cette phrase de Mauriac « ...l'état d'innocence retrouvé grâce au sommeil » — *le Dîner en ville*.) Mais se méfier. Comme Henderson réserver le subconscient. Le lendemain tout semble recommencer, mais la blessure demeure, la mutilation, « représentation d'un dommage narcissique par perte corporelle »¹⁴... Le sommeil est hanté.

Sans défense, il voyait des loups hauts comme des huttes de chef s'acharner sur lui. Puis un phoque aussi gros qu'une baleine frappait les plaies de son corps à grands coups de nageoire, ravivant le mal, faisant gicler le sang. Dans son délire, il hurlait maintenant comme une bête.
(p. 204)

La blessure au visage, chaque nuit douloureuse, chaque nuit était rouverte par les bêtes de rêve ; l'homme chaque nuit se roulait par terre, impuissant, criant à l'aide, implorant, gémissant... (p. 305)

Je voudrais trouver plus de cohérence à ces observations. Affirmer avec plus d'assurance qu'*Agaguk* est le roman d'un Œdipe mal résolu. Écrire, pour conclure sans le faire et terminer rapidement, que c'est l'absence de la mère

qui est le nœud de cette symbolique: la mère absente n'a pas pu désigner le père comme PORTEUR DE LA LOI.

Hypothèse.

Ouvrir une dernière fois *un Amour de Swann* et y tenir cette phrase...

« Il se taisait, il regardait mourir leur amour. »

Et ne jamais écrire que de soi... et de son père.

Chercher la mère.

Yves LACROIX
UQAM

-
1. Sigmund Freud, *Délires et rêves dans la « Gradiva » de Jensen*, cité par Robert Larin dans « Essai de psychocritique d'Agaguk », in *Voix et images du pays*, no VII, Montréal, les Presses de l'université du Québec, 1973, p. 49.
 2. Marcel Proust, « Combray », in *Du côté de chez Swann*, I, Paris, Gallimard, 1960, p. 66.
 3. Gérard Bessette, *une Littérature en ébullition*, Montréal, éditions du Jour, 1971, p. 172.
 4. Sigmund Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », traduction de Denise Berger, in *la Vie sexuelle*, Paris, P.U.F., coll. Bibliothèque de psychanalyse, 1973, p. 131.
 5. Antoine Vergote, cité par Anika Rifflet-Lemaire dans *Jacques Lacan*, Bruxelles, éditions Charles Dessart, coll. Psychologie et sciences humaines, no 31, 1970, p. 150.
 6. Sigmund Freud, « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme », traduction de Jean Laplanche, in *la Vie sexuelle*, pp. 48-55.
 7. *Ibid.*, p. 54.
 8. Anika Rifflet-Lemaire, *op. cit.*, p. 148.
 9. Sigmund Freud, « L'organisation génitale infantile », traduction de Jean Laplanche, in *la Vie sexuelle*, p. 116.
 10. Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., coll. Bibliothèque de psychanalyse, 1968, article « précédipien ».
 11. Gérard Bessette, *op. cit.*, p. 162.
 12. *Ibid.*, p. 163.
 13. Gérard Bessette, *op. cit.*, p. 167.
 14. Sigmund Freud, « L'organisation génitale infantile », p. 116